

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 23 (1973)  
**Heft:** 5

**Bibliographie:** Bibliographie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.05.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

HISTOIRE  
DES  
RELIGIONS

ANTONIO PRECCHIA : *L'aldilà nei miti dei primitivi e nella Bibbia*  
Napoli, Pontificio Istituto Missioni estere, 1972, 125 p.

Cette brochure intéressante mais déconcertante prête à de nombreuses critiques. Le choix des mythes qu'elle présente est désordonné : on saute de l'Afrique à la Polynésie ou à l'Insulinde sans avertissement. Les mythes sont racontés mais ni approfondis, ni étudiés. Toutefois ce petit livre a une valeur vulgarisatrice indéniable en montrant sous des formes incohérentes la préoccupation profonde de l'être humain devant les mystères de la mort, de l'au-delà et d'une survie. Même sommaires, les rapprochements entre certains textes de la Bible et ces mythes donnent à réfléchir.

LYDIA VON AUW.

MAURICE LEENHARDT : *Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien*. Préface de Maria Isaura Pereira de Queiroz.  
Paris, Gallimard, 1971, 316 p. (Les Essais, CLXIV.)

Cette deuxième édition de l'ouvrage de Maurice Leenhardt est précédée d'une préface intéressante qui présente avec sympathie la personnalité et l'œuvre du missionnaire et de l'ethnologue de la Nouvelle-Calédonie. On est frappé de constater que la problématique de Leenhardt n'est pas dépassée dans la situation contemporaine et que sa pensée demeure actuelle et féconde. Pour l'ethnologue de *Do Kamo*, le mythe et la raison ne figurent pas les deux stades d'un processus d'accès à la culture ; il s'agit plutôt de deux aspects de la pensée, de « deux modes complémentaires de la connaissance », qui doivent non seulement coexister, mais collaborer (p. 34). La prédominance exclusive de l'un sur l'autre constitue toujours un danger. C'est dire que Leenhardt combat l'ethnocentrisme occidental et la thèse de la supériorité de la raison. Son ouvrage, on le sait, puisqu'il est classique, traite des différents moments de la culture mélanésienne : la vie et la mort, l'espace et le temps, la société, la parole, la structure de la personne, et aborde finalement la question du mythe, de sa nature et de sa fonction.

FERNAND BRUNNER.

MASSIGNON et GANDHI : *La contagion de la vérité*. Textes choisis et présentés par CAMILLE DREVET. Préface de YOUAKIM MOUBARAC.  
Paris, Le Cerf, 1967, 219 p.

Il n'était pas sans intérêt de confronter ces deux âmes ferventes à la faveur d'un rapprochement de témoignages sous le signe commun du Satyagraha, ou « revendication civique du vrai ». L'auteur de cette « présentation » rappelle les étapes de la vie de Massignon et groupe les textes autour des notions de vérité, de lutte non violente et de justice.

RENÉ SCHAEERER.

HILDA GRAEF : *Histoire de la mystique*. Paris, Le Seuil, 1972, 316 p.

L'auteur présente les grands moments de l'histoire du mysticisme en Occident en consacrant d'abord une vingtaine de pages à la mystique non chrétienne. Elle fournit toujours quelques indications sur la vie des personnalités qu'elle prend en considération, mais porte son attention principalement sur leur doctrine. Embrasser en un volume une si riche matière est un tour de force. L'ouvrage est intéressant et recommandable, même s'il ne laisse pas d'avoir quelques faiblesses. On regrette par exemple que les citations soient données sans référence ; on regrette surtout que les jugements soient un peu conventionnels. L'auteur a sans doute le grand mérite de tenter de dégager clairement la spécificité de la mystique chrétienne, de ne pas confondre mysticisme et panthéisme, etc. Mais sa discussion relative à l'impersonnalité de Dieu, à la page 19, est simpliste, et ses mises en garde contre les « excès » d'un Jean Climaque ou d'un Eckhart seraient avantageusement remplacées par un effort plus grand de compréhension. On ne voit pas non plus comment on peut douter de la bonne foi de Molinos sans douter de celle de beaucoup d'autres ; etc. On voudrait, en ces matières, un bon sens moins court, mais il faut reconnaître que c'est déjà une grande chose que d'en traiter avec sérieux, avec sympathie et avec un souci de force et de clarté.

FERNAND BRUNNER.

FRITZ STOLZ : *Jahwes und Israels Kriege*. Kriegstheorien und Kriegserfahrungen im Glauben des alten Israels. Zürich, Theologischer Verlag, 1972, 211 p. (Abhandlungen zur Theologie des Alten und Neuen Testaments, 60).

SCIENCES  
BIBLIQUES

Dans cet ouvrage, l'auteur ouvre à nouveau le débat sur la signification religieuse de la guerre dans l'Ancien Testament, dont G. von Rad avait magistralement traité dans *Der Heilige Krieg im alten Israel* (1951 ; 1969 5). Il arrive à des résultats opposés à ceux de l'ancien professeur de Heidelberg, en contestant l'existence d'une institution sacrale de « la guerre sainte » qui dériverait de l'amphictyonie israélite. F. Stolz met en évidence la variété des traditions d'Israël sur ce thème qui laisse supposer que le peuple de Yahvé ne s'appuie pas sur une donnée liturgique, mais sur les expériences, d'ailleurs discontinues, qu'il fait au cours de son histoire. On ne peut donc tabler sur une conception préétablie ; ce ne sera que plus tard que la théorie sur la guerre de Yahvé remplacera sa pratique. — Ce livre est important, par le problème qu'il traite et qui n'a rien perdu de son actualité, par les textes que F. Stolz étudie comme ceux qui concernent l'histoire de l'arche, la conquête de Canaan, le temps des Juges, etc., par les notions qu'il examine (ainsi l'arche, que l'auteur explique en partant de données empruntées au monde nomade des Bédouins ou encore le Jour de Yahvé, qui ne peut se comprendre, comme von Rad l'a pensé, à partir de la notion de « guerre sainte ») ; il mérite de retenir l'attention non seulement des biblistes, mais de ceux qui abordent aujourd'hui des questions d'éthique.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

JEAN-MARC ROSENSTIEHL : *L'Apocalypse d'Elie*. Traduction et notes. Textes et études pour servir à l'histoire du judaïsme intertestamentaire I. Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1972, 150 p.

On sait, surtout depuis les découvertes de Qumrân, l'importance de la période intertestamentaire dans le développement de la tradition juive ; les nombreux écrits qui ont été composés à cette époque sont malheureusement ignorés du public francophone, puisque les traductions et les études en français dans ce domaine sont exceptionnelles. Il faut donc féliciter le professeur M. Philonenko, de Strasbourg, de lancer une collection destinée à mieux faire connaître l'histoire du judaïsme intertestamentaire. — Le premier volume de cette série est consacrée à l'Apocalypse d'Elie, signalée par divers auteurs anciens, dont Origène, qui voyait probablement en elle la source de la curieuse citation de I Cor. 2 : 9. — J.-M. Rosenstiehl présente une traduction annotée de l'Apocalypse, basée avant tout sur des manuscrits coptes ; dans une introduction, il traite des problèmes littéraires, religieux et historiques posés par ce texte. Il y discerne trois parties (parénèse, description des événements qui précèdent la fin des temps et une « légende de l'Antichrist ») ; il y relève la présence de motifs empruntés à des traditions égyptiennes ainsi qu'à l'Exode. — Sous sa forme actuelle, l'Apocalypse remonterait au III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, mais elle s'appuierait sur une source datant, selon J.-M. Rosenstiehl, du 1<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne, composée en Egypte sans doute par un Juif, « dont les attaches avec l'Essénisme sont indéniables » (p. 76). Il serait intéressant de savoir quelle suite sera donnée par les spécialistes à cette dernière hypothèse, présentée avec clarté par son auteur.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

JEAN-MARC CHARENSOL : *La naissance du Nouveau Testament*. Lausanne, L'âge d'homme, 1972, 115 p. (Alethina, 5).

J.-M. Charensol s'attaque à un sujet presque unanimement négligé par les historiens francophones des origines chrétiennes : la formation du Nouveau Testament (= N.T.) en tant que livre canonique. Après une introduction qui définit avec à-propos les principales notions utilisées dans l'ouvrage et qui en esquisse rapidement la problématique, l'auteur développe son enquête sur trois points. Une première partie passe en revue les livres du N.T. pour déterminer si la notion de canon s'y trouve déjà et pour examiner la nature de l'autorité revendiquée par chaque genre littéraire (apocalypse, épître, évangile). Nous savons la brièveté à laquelle l'auteur était tenu, mais nous regrettons néanmoins que le phénomène de la tradition, qui occupe une place centrale dans la naissance des différents livres du N.T. et qui est à l'origine de celui du canon, ne soit pas abordé. Une seconde partie, consacrée aux pères apostoliques, nous montre comment certains écrits s'imposent de fait sans que l'idée d'une collection normative ne soit déjà présente. La troisième partie, bien documentée, nous fait entrer dans la 2<sup>e</sup> moitié du 2<sup>e</sup> siècle qui est l'époque décisive : passant en revue les différentes régions de l'empire, l'auteur nous décrit comment et dans quelles circonstances l'idée du canon s'impose et aboutit à la naissance du N.T. En conclusion, Charensol se risque à attribuer cette création consciente et capitale qu'est le N.T., à l'Eglise de Rome. — Clair et bien documenté, conçu de manière descriptive, cet ouvrage constitue une excellente première approche du problème du canon. Pourtant, la lecture achevée, il subsiste en nous une question

et un regret. Une question : pourquoi n'avoir pas évoqué rapidement les décisions ecclésiastiques des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> siècles qui mettent provisoirement un terme au débat ? Un regret : bien que cela dépasse la compétence stricte de l'historien, pourquoi n'avoir pas succinctement expliqué les raisons pour lesquelles la notion de canon qui s'est imposée alors est devenue problématique aujourd'hui ?

JEAN ZUMSTEIN.

STANISLAO LYONNET : *Il Nuovo Testamento alla luce dell'Antico*. Paideia, Brescia, 1972, 149 p. (Studi biblici pastorali, no 3).

Ce livre contient les leçons données à Naples, en 1968, à l'occasion du VII<sup>e</sup> congrès de l'Association biblique italienne. Depuis Vatican II surtout, l'Eglise catholique redécouvre l'Ancien Testament. Cette découverte pose des problèmes. Une grande partie de la liturgie dérive des psaumes. Cette liturgie, bien que maintenant traduite en langue vulgaire, reste souvent inintelligible au fidèle qui n'a pas une certaine familiarité avec l'Ancien Testament. Certaines images, certaines notions sont fondamentales pour la compréhension et de la liturgie et du Nouveau Testament. Le P. Lyonnet expose les notions de foi, d'alliance de Dieu avec son peuple, de justice de Dieu. Il relève les éléments contenus dans les psaumes et les livres prophétiques qui se retrouvent dans la pensée de saint Paul ou du quatrième évangile. Vivantes et claires, les leçons du savant exégète, bien que fondées sur la tradition catholique, sont enrichissantes pour le lecteur protestant.

LYDIA VON AUW.

*L'évangile selon Matthieu*. Rédaction et théologie. Gembloux, Duculot, 1972, 428 p. (Bibl. Ephemer. Theologic. Lovan. XXIX).

Le présent ouvrage rassemble seize communications prononcées dans le cadre des Journées bibliques de Louvain de 1970 qui étaient consacrées à l'évangile selon Matthieu (= Mt). Nous en faisons rapidement l'inventaire. Dans un premier article (21-36), C. M. Martini examine la question de la critique textuelle du premier évangile et montre que le texte de Mt ne pose pas de problèmes majeurs. Concernant le problème des sources, F. Neiryck (37-69) défend la théorie des deux sources contestée par un livre récent de Gaboury tandis que M. Devisch (71-97) expose l'état de la recherche sur la source Q. J. Smit Sibinga (99-105) examine le style de Mt et, dans ce but, se livre à une analyse quantitative du texte (nombre de syllabes par péricope). Deux contributions, celle de F. Van Segbroeck (107-130) et celle de L. Hartmann (131-152), sont consacrées au problème classique des citations de l'A.T. chez Mt : ici aussi, examen des travaux récents, accent sur les sources et l'activité rédactionnelle. Avec la communication de A. Vögtle (153-183) sur les récits de l'enfance, nous pénétrons dans la christologie : le modèle littéraire de Mt 2 est l'histoire haggadique de Moïse et du Pharaon. G. Strecker (185-208), lui, s'attaque aux macarismes du Sermon sur la Montagne pour montrer leur portée éthique et parénétique. K. Gatzweiler (209-220), dans son analyse des récits de miracles, ne fait guère que résumer les travaux de Held. J. Dupont (221-259) réexamine de manière originale le chapitre des paraboles et notamment la signification des deux groupes antithétiques qui y apparaissent. J. Kahmann (261-280) nous présente une nouvelle exégèse de Mt 16 : 18-19 en s'attachant particulièrement à l'étude de l'arrière-fond A.T.-juif du passage, de sa relation avec 14 : 28-31,

17 : 24-27, et de son « Sitz im Leben » dans l'église matthéenne. E. Cothenet (281-308) reprend la question des prophètes chrétiens qui apparaissent dans le premier évangile. J. Lambrecht (309-342) fournit une analyse détaillée des chapitres 24-25 mettant en relief le travail rédactionnel de l'auteur. D. Senior (343-358) et A. Descamps (359-416) dégagent la signification essentiellement christologique de la version matthéenne de la Passion. S. Légasse (417-428), enfin, restitue l'exacte signification de l'antijudaïsme de Mt : il s'agit de la condamnation théologique d'Israël qui n'exclut nullement les Juifs de l'Eglise. — Le recueil, riche et dense, est de qualité ; il jette un éclairage multiple et fécond sur le premier évangile. Qu'on nous permette tout de même d'en citer les points forts : ils se nomment Vögtle, Strecker, Lambrecht et Descamps.

JEAN ZUMSTEIN.

JEAN DELORME : *Lecture de l'Évangile selon saint Marc*. Paris, éd. du Cerf, 1972, 122 p. (Cahiers Évangile, I/2).

« Nous consommons habituellement du Marc en boîte, si bien traité et stérilisé que cela pourrait aussi bien être du Matthieu ou du Luc. Les textes n'ont plus de saveur distincte... » (p. 10). Ces mots donnent le ton de cette excellente plaquette dont l'auteur, collaborateur de la Traduction œcuménique pour le deuxième évangile, est professeur aux Facultés catholiques de Lyon. Jean Delorme en veut avec raison aux lectures qui insistent sur l'aspect pseudo-populaire ou anecdotique de saint Marc, qui est plutôt « énigmatique » et « déroutant ». L'évangile est lu de bout en bout sous le thème général « Jésus et ses disciples », en six étapes. Cette lecture est grandement enrichie par des excursus dont les plus intéressants ont pour titre : Comment lire les Évangiles ? Où en est-on dans l'exégèse des synoptiques ? Portée actuelle des récits de miracles. Les divers niveaux d'interprétation des paroles de Jésus. L'historicité des évangiles, etc. L'auteur ne pense pas que Marc remonte directement jusqu'à Pierre ; il en situe la rédaction à Rome, au temps de la persécution de Néron (p. 10) et fait promptement justice de la « découverte » récente des fragments de Marc dans une grotte de Qumrân. Une bibliographie française et une liste de thèmes de réflexion apportent une conclusion à ce cahier dont le contenu est résumé dans ces mots : « ...un livre comme celui de Marc est capable de nous prévenir : au-delà des fausses oppositions, nous devons nous attendre à trouver non le calme plat d'une mer d'huile, mais d'autres tempêtes où, pour dominer la peur, nous n'avons rien d'autre que la foi » (p. 117).

PIERRE BONNARD.

JEAN CARMIGNAC : *Recherches sur le « Notre Père »*. Paris, Letouzey & Ané, 1969, 608 p.

Nous signalons avec joie aux lecteurs de la Revue le savant ouvrage (thèse de doctorat de l'Institut catholique de Paris) que le spécialiste de Qumrân a consacré au Notre Père. Comme nous pouvions nous y attendre et comme l'auteur l'indique lui-même : « Le but essentiel de ce travail est donc d'intégrer à l'exégèse du Notre Père l'apport des manuscrits de Qumrân » (p. 5). — Une première partie aborde les questions préliminaires : l'auteur estime que Jésus a prononcé le Notre Père « dans la langue que son entourage considérait comme normale dans les rapports avec Dieu, c'est-à-dire la langue sacrée, l'hébreu » (p. 33) et que l'Évangile de Matthieu, dont l'original a été rédigé lui aussi en

hébreu, a retenu, mieux que l'Évangile de Luc, la forme primitive du Notre Père. — La seconde partie — la plus importante — consiste en une analyse philologique du texte de Matthieu. Le P. Carmignac tranche dans le vif les sujets les plus controversés : « Que ton règne vienne » signifie aussi que Dieu établisse son pouvoir sur nos âmes ; le « pain quotidien » se réfère à la tradition de l'Exode et signifie la manne que Dieu donne chaque jour à son peuple ; *épiousios*, équivalent sans doute de *lemâhâr*, doit signifier « jusqu'au lendemain » ; « Ne nous soumet pas à la tentation » ne doit pas faire porter la causalité divine sur la tentation elle-même : la philologie hébraïque nous permet d'éviter cette « erreur fondamentale » (p. 301). A la suite d'un vibrant plaidoyer, l'Abbé Carmignac propose de traduire « Et fais que nous n'entrions pas dans la tentation ». Dans la dernière requête du Notre Père, il faut voir une allusion à Satan. Quant à la doxologie finale, elle est inauthentique. — La troisième partie s'intitule étude synthétique. Un chapitre élimine la perspective eschatologique qui, aux dires de l'auteur, dévalue le Notre Père en le limitant à la fin du monde. Les chapitres suivants résument les liens qui unissent le Notre Père à l'Ancien Testament, aux écrits de Qumrân, au Nouveau Testament (plusieurs textes du Nouveau Testament paraissent trahir une connaissance de la prière du Seigneur) et à la littérature rabbinique. L'auteur aborde enfin la forme littéraire du Notre Père et la richesse spirituelle de cette prière. — Tels sont, brièvement résumés, les principaux résultats auxquels parvient l'Abbé Carmignac. L'espace manque pour les discuter. — Le lecteur doit encore savoir que l'auteur, dont l'érudition paraît infinie, dialogue avec vingt siècles d'exégèse (cf. les 84 pages de bibliographie et les 93 traductions françaises du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> s. publiées en appendice). — Remarquons, pour conclure, que l'auteur ne nous paraît pas avoir tenu suffisamment compte de la genèse du texte du Notre Père. Il est trop facile de dire que le texte de Luc est plus court parce que le troisième évangéliste aime la brièveté et que le texte de Matthieu est original pour des raisons de stylistique hébraïque. L'apport de l'*Überlieferungsgeschichtliche Methode* est trop précieux pour que nous le négligions.

FRANÇOIS BOVON.

T. E. POLLARD : *Johannine Christology and the Early Church*. Londres, Cambridge University Press, 1970, 359 p. (Society for New Testament Studies Monograph Series, 13).

Dans cette thèse de doctorat, le professeur néo-zélandais analyse l'influence de la christologie johannique sur le développement des doctrines trinitaire et christologique dans l'antiquité chrétienne. Il présente d'abord les grandes lignes de la christologie johannique, une christologie marquée par le thème du *logos* incarné et par la relation entre le Père et le Fils. Cette christologie, qui affirme sans raisonner, favorisera les spéculations des siècles ultérieurs qui seront appelés à résoudre deux problèmes fondamentaux : les liens entre Dieu et le *logos* préexistant (problème trinitaire) et la relation entre le divin et l'humain dans la personne de Jésus-Christ (problème christologique). — La présentation du professeur Pollard suit l'ordre chronologique : les chapitres 2-4 ouvrent la période anténicéenne ; les chapitres 5-8, la période qui va de la crise arienne à celle de Marcel d'Ancyre. — Ce travail important montre quel peut être l'apport de l'histoire de l'exégèse à l'histoire de l'Église et surtout à l'histoire

des dogmes. L'auteur aurait peut-être dû se contenter de concentrer son attention sur quelques versets johanniques dont il aurait suivi l'existence à travers les premiers siècles. Il serait ainsi parvenu à cerner plus précisément l'influence de l'évangile de Jean sur l'évolution des dogmes de l'Eglise ancienne. — Notons enfin que cette thèse aurait eu sans doute un rayonnement plus grand si elle avait été publiée dans une collection de patristique plutôt que de Nouveau Testament.

FRANÇOIS BOVON.

A. DUPREZ : *Jésus et les dieux guérisseurs. A propos de Jean V.* Paris, Gabalda, 1970, 184 + xxv p. (Cahiers de la Revue Biblique, 12).

Dans cette thèse de l'Institut Biblique Pontifical, consacrée à Jean 5, le Père Duprez aborde son sujet sous trois angles différents. Dans une première partie, il présente les résultats des fouilles archéologiques faites à Jérusalem, près de l'Eglise Sainte-Anne, au lieu qui doit correspondre à la piscine probatique de Bethesda, mentionnée par Jean 5. Les archéologues y ont découvert, entre autre, des bassins du II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ qui servaient à approvisionner le Temple en eau, des bassins sous-terrains utilisés à deux époques (une première fois avant 70 et une deuxième fois après 135 ; cette seconde fois comme lieu de culte pour Asclépios — Sérapis) et les ruines d'une église chrétienne bâtie au V<sup>e</sup> siècle en souvenir de la guérison du paralytique de Bethesda. — La deuxième partie analyse la diffusion des cultes de dieux guérisseurs, le Grec Asclépios et l'Egyptien Sérapis, dans l'Orient ancien, plus particulièrement en Palestine et à Jérusalem. Cette invasion progressive ne s'est pas faite sans assimilation d'anciens dieux guérisseurs locaux (Eshmun, Shadrafa, etc.). Il aurait sans doute fallu, dans ce chapitre (cf. p. 86-89), insister davantage sur le mouvement baptiste juif où lustrations et guérisons allaient parfois de pair. — L'auteur estime ensuite que l'hellénisation de la Palestine ne rendait pas impossible la présence à Jérusalem d'un sanctuaire consacré à un dieu guérisseur. Avant 70 toutefois, il ne devait pas encore s'agir de Sérapis, mais d'un dieu guérisseur local. Le judaïsme orthodoxe tolérait ce lieu saint qui devait attirer les étrangers et le petit peuple juif. La mention — certes, pas tout à fait certaine — de l'angle *du Seigneur* en Jean 5, ainsi que l'attestation de Bethesda dans les manuscrits de la Mer Morte (3Q 15) nous inciteraient à y voir un lieu de purification plus juif que ne l'estime l'auteur (d'un judaïsme certes hétérodoxe). — La troisième partie est exégétique. Elle ne passe sous silence aucune des difficultés de Jean 5. A l'origine du récit, le Père Duprez croit découvrir un schéma traditionnel de guérison (versets 1, 5, 6, 8, 9 a), dans lequel l'Evangéliste aurait inséré d'autres matériaux traditionnels, eux aussi, par ex. les versets 2 à 4, dont le vocabulaire n'est pas johannique (tradition populaire qui décrivait à Jérusalem un lieu où s'opéraient des guérisons par des bains). Cette reconstruction nous paraît peu vraisemblable. Elle part du principe que les genres littéraires ont été purs à l'origine, ce qui n'est pas certain. L'exemple de Matthieu 9 (paralytique de Capernaüm), que le Père Duprez met en parallèle de Jean 5, montre au contraire que la description de Marc — d'un genre littéraire moins pur — est plus ancienne (chez Matthieu, qui schématise le récit, on ne comprend pas pourquoi il faut faire passer le malade par le toit). De même ici, les versets 2 à 4, loin d'être étrangers au récit initial, nous paraissent au contraire constitutifs de celui-ci (vocabulaire non johannique). Cela rend d'autant plus vraisemblable

l'hypothèse de l'auteur selon laquelle Jésus se serait *compromis* dans ce lieu. Jean développera par la suite sa théologie du Christ guérisseur, donneur de vie. C'est à cette conclusion théologique — le Christ comme vrai donneur de vie, à l'encontre des faux dieux guérisseurs — que parvient du reste l'auteur. Quelques coquilles malheureuses déparent un peu l'ouvrage.

FRANÇOIS BOVON.

GEORGE JOHNSTON : *The Spirit-Paraclete in the Gospel of John*. Londres, Cambridge University Press, 1970, 192 p. (Society for New Testament Studies Monograph Series, 12).

Ce livre où l'érudition exégétique, nous semble-t-il, l'emporte sur la sensibilité théologique, est curieusement construit. Une première partie analyse de manière générale la notion d'Esprit dans le quatrième Evangile (textes sur le Paraclet compris). Pour Jean, le πνεῦμα, force divine impersonnelle, fut l'apanage du Messie Jésus. L'Eglise fidèle en dispose depuis l'élévation du Fils. Une seconde partie se concentre sur les notions de Paraclet et d'Esprit de vérité (l'auteur admet l'authenticité des passages johanniques consacrés au Paraclet, cf. les p. 61-79). En une trentaine de pages (p. 80-118), G. Johnson résume alors de manière critique les travaux récents, en particulier l'ouvrage de O. Betz (*Der Paraklet. Für-sprecher im häretischen Spätjudentum, im Johannes-Evangelium und in neu gefundenen gnostischen Schriften*, Leiden, 1963). A son avis, le Paraclet n'est ni un autre Jésus, ni la présence de Jésus absent. Le Paraclet est le représentant de Jésus dans l'Eglise : « The most useful word in English to cover all the meanings of the Greek παράκλητος is the word « representative ». » (p. 87). A l'encontre d'adversaires enthousiastes, Jean précise que la spécificité de Jésus, seul Sauveur, ne doit pas être mise en danger par une pneumatologie qui se couperait de ses racines christologiques ou qui se choisirait un autre médiateur que Jésus, une figure angélique, par exemple. Sur un autre front, Jean attaque ceux qui minimisent les fonctions de l'Esprit dans l'Eglise. Telles sont, croyons-nous — mais l'auteur ne se résume que rarement — les conclusions auxquelles parvient cet exégète bien informé. Nous nous demandons si, d'un point de vue théologique, il n'y aurait pas moyen de définir plus précisément la nature de l'Esprit tel que Jean le conçoit. L'ouvrage se termine par deux appendices : 1) la structure littéraire de Jean ; 2) une analyse littéraire de Jean 13-17. La thèse de M. Goguel (*La notion johannique de l'Esprit et ses antécédents historiques*, Paris, 1902) n'est pas mentionnée.

FRANÇOIS BOVON.

GÜNTER STEMBERGER : *La symbolique du bien et du mal selon saint Jean*. Paris, Le Seuil, 1970, 273 p. (Parole de Dieu).

Influencé par *La symbolique du mal* de P. Ricœur, l'auteur de cette thèse, dirigée par le P. X. Léon-Dufour et soutenue devant la Faculté de théologie d'Innsbruck, étudie la notion de péché chez saint Jean. Dans son introduction, Stemberger définit sa conception de la symbolique (caractérisée par des raccourcis expressifs, une ouverture sur l'absolu et une nature dynamique) et explique que l'on ne saurait étudier, dans le johannisme, la notion de mal sans la confronter

à son contraire, le bien. — La première partie traite donc de la symbolique du dualisme éthique. Ch. 1 : lumière et ténèbres (pourquoi l'article *skotos* du *Theol. Wörterbuch zum N.T.* n'est-il pas cité ?) ; ch. 2 : vie et mort ; ch. 3 : servitude et liberté ; ch. 4 : en haut et en bas (l'analyse du déterminisme johannique, aux p. 96-102, est moins convaincante que celle, négligée par l'auteur, de R. Bultmann au § 43 de sa *Theologie des Neuen Testaments*, 3<sup>e</sup> éd., Tübingen, 1958, p. 373-378) ; ch. 5 : amour et haine ; ch. 6 : vérité et mensonge. — Dans une deuxième partie, l'auteur analyse la symbolique du combat pour la victoire, donc les symboles de la victoire sur le mal. Ch. 7 : l'eau (nous ne voyons pas comment l'eau s'insère dans la symbolique du combat ; pourquoi, alors, ne pas analyser la notion de pain ?) ; ch. 8 : combat et victoire (c'est le chapitre le plus original et le plus contestable du livre ; sans paraître connaître G. Aulen, *Christus Victor*, réédition, Paris, 1970, Stemberger estime qu'à côté de connotations culturelles, le récit de la Passion participe, chez Jean, d'une symbolique du combat ; nous dirions plus volontiers de la royauté triomphante) ; ch. 9 : le jugement. — En conclusion, l'auteur affirme que le mal, selon saint Jean, n'est pas une réalité en soi, mais l'envers et la négation de la personne du Christ. Quand on sait les réticences de certains exégètes catholiques d'antan à l'égard de l'exégèse symbolique du quatrième Evangile — que l'on songe à la réaction du P. M.-J. Lagrange face au commentaire de A. Loisy — on se réjouira de la place qui est faite par un exégète catholique à la symbolique religieuse dans l'interprétation du johannisme. Notre joie n'est pourtant pas sans mélange. Car outre le fait que ce livre ouvre peu de perspectives nouvelles, nous nous demandons s'il était judicieux d'intégrer au travail la première épître de Jean et si l'auteur a raison d'enraciner presque exclusivement les symboles johanniques dans la tradition biblique. Nous sommes surpris par ailleurs de voir le *Theol. Wörterbuch zum N.T.* si peu cité et cherchons les raisons qui ont poussé l'auteur à faire traduire en français sa thèse manuscrite rédigée en allemand.

FRANÇOIS BOVON.

PIERRE BONNARD : *L'épître de saint Paul aux Galates*. 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1972, 174 p. (Commentaire du Nouveau Testament, IX).

Le commentaire paru en 1953 n'a pas vieilli ; il n'est pas bouleversé par la nouvelle édition, mais considérablement enrichi : quarante pages de notes complémentaires l'augmentent de près d'un tiers. En ces vingt dernières années, la discussion a porté sur deux points principaux, l'un d'histoire, l'autre de théologie. Quels sont les adversaires de Paul en Galatie ? W. Schmithals voit en eux des gnostiques, comme à Corinthe et à Ephèse ; P. Bonnard réfute cette thèse en montrant qu'il s'agit de judéo-chrétiens fortement hellénisés. L'autre problème est celui de la signification théologique de l'épître. Les exégètes catholiques, notamment H. Schlier et le P. Benoit, estiment que Paul y insiste sur un aspect du salut, qui peut et doit être complété par d'autres. Non, dit l'exégète lausannois ; Paul place ses lecteurs devant un dilemme : ou bien l'homme fait son salut, ou bien il est sauvé par la foi en Jésus-Christ.

FRANCIS BAUDRAZ.

HEINRICH SCHLIER : *Der Apostel und seine Gemeinde. Auslegung des ersten Briefes an die Thessalonicher*. Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1972, 120 p.

Dans sa préface, l'auteur précise que son ouvrage n'a pas la prétention d'être un commentaire scientifique. En fait, cela signifie que les discussions avec la littérature secondaire y sont limitées à un minimum. Les difficultés exégétiques sont cependant régulièrement mises en évidence, et les différentes hypothèses possibles mentionnées ; quelques remarques de caractère scientifique sont reléguées à la fin du volume, où elles occupent les douze dernières pages. — Pour Schlier, un des intérêts de notre épître est d'être le premier témoin de l'évolution de la réflexion de Paul entre la catéchèse traditionnelle de l'église naissante et sa pensée théologique telle qu'on la trouve élaborée dans I et II Cor. Gal, Phil. et Rom. Le commentaire s'attache parfois à mettre en évidence comment certaines affirmations relativement traditionnelles de I Thess. seront points de départ de la réflexion ultérieure de Paul. — Contre Eckart et Schmithals, Schlier défend l'intégrité de notre épître. Par ailleurs, le lecteur sera heureux de ne pratiquement plus rencontrer dans ce commentaire les interprétations sacramentelles qui nous agaçaient dans d'autres travaux de Schlier. Il y trouvera par contre de temps à autre des interprétations curieusement luthériennes : à propos de l'expression τοῦ ἔργου τῆς πίστεως (I Thess. 1 : 3), Schlier écrit : « ...das meint der Apostel, dass der Glaube der Thessalonicher zur wirksamen Glaubensverkündigung geworden ist. Ihr missionarischer Glaube ist « das Werk des Glaubens »... » — Malgré ses dimensions modestes, l'ouvrage que Schlier nous offre est un bon commentaire qui contribue fort opportunément à boucher une lacune dans la littérature sur le Nouveau Testament.

FRANÇOIS VOUGA.

MARCELLO DEL VERME : *Le formule di ringraziamento postprotocollari nell'epistolario paolino*. Roma, Edizioni Francescane, 1971, 228 p.

Cette étude philologique et théologique des actions de grâces qui suivent l'adresse des épîtres de Paul est très consciencieuse et s'appuie sur une bibliographie très riche. Tandis que d'autres exégètes ont comparé la structure des lettres de l'apôtre à celles d'autres écrits hellénistiques, Marcello del Verme compare ces actions de grâces aux bénédictions qui se trouvent dans les psaumes de la Bible, dans les hymnes de Qumrân et dans les psaumes dits de Salomon et étudie particulièrement les termes de  $\gamma\gamma$  et  $\pi\pi$  ( $\epsilon\acute{\upsilon}\lambda\omicron\gamma\epsilon\tau\omicron\varsigma$  et  $\epsilon\acute{\upsilon}\chi\alpha\rho\iota\sigma\tau\epsilon\iota\nu$ ). Il découvre une affinité entre ces textes et les textes pauliniens. En étudiant ensuite le contenu des actions de grâces de saint Paul, l'exégète y retrouve l'essentiel du message de l'apôtre : la foi active et vivante en Dieu le Père et en Christ, la charité, l'espérance eschatologique. Ce petit volume fait bien augurer de la collection « *Presenza* », dirigée par le P. Alberto Ghinato à qui l'on doit des études franciscaines de valeur.

LYDIA VON AUW.

JEAN-LUC VESCO : *En Méditerranée avec l'apôtre Paul*. Paris, éd. du Cerf, 1972, 234 p.

Ancien élève de l'École biblique de Jérusalem, l'auteur, professeur d'Ancien Testament à la Faculté dominicaine de théologie de Paris, est aussi présenté comme animateur de croisières et de voyages culturels. Après de courts aperçus sur la vie de Paul et sur le monde ambiant romain, son livre suit l'apôtre en ses marches autour de la Méditerranée. Son projet est d'en faire revivre les principales étapes géographiques, historiques et théologiques. Il décrit des itinéraires, rappelle l'histoire des villes traversées, en donne des plans — et des guides touristiques — et campe les auditeurs auxquels Paul s'adressait. Il profite de chaque étape pour situer chacun des écrits que la tradition attribue à Paul (l'authenticité d'aucune épître paulinienne n'est contestée). L'intérêt de l'ouvrage réside essentiellement dans les renseignements historiques et géographiques qu'il donne. — On regrettera qu'après avoir constaté des divergences entre les données historiques des Actes et des épîtres (cf p. ex. Gal. 1-2, p. 32) l'auteur suive fidèlement l'itinéraire et la chronologie de ceux-là : il ne les quitte que pour prolonger les périples de Paul d'une éventuelle mission en Espagne et, vers l'an 65, d'un dernier voyage en Orient (cf. p. 201 ss). Le livre se termine par un choix bibliographique et une chronologie de la vie de Paul, dont la précision surprend parfois. Enfin, nous laissons au lecteur le soin d'apprécier des affirmations du genre : « Lorsque les principes essentiels du christianisme sont mis en cause, il (Paul) puise dans l'enseignement du Seigneur, dans la tradition ou dans les ressources de son bon sens chrétien, une ligne de conduite pratique dont le seul absolu reste la loi de charité » (p. 215).

FRANÇOIS VOUGA.

THÉOLOGIE  
CONTEM-  
PORAINE

GUSTAVE THILS : *La primauté pontificale. La doctrine de Vatican I, les voies d'une révision*. Gembloux, Duculot, 1972, 269 p. (Recherches et synthèses.)

On sait comment le Concile de Vatican I a proclamé, face au gallicanisme, que le pape possédait toute la plénitude du pouvoir nécessaire à la direction de l'Église universelle. Juridiquement, le successeur de Pierre ne peut être contrôlé par personne. G. Thils montre cependant qu'aux yeux des Pères le pape ne peut pas exercer sa fonction d'une manière arbitraire, sa conscience étant liée par la Parole de Dieu. L'auteur se demande comment la théologie pourrait mieux souligner cette subordination de l'Évêque de Rome à la Révélation. La « révision » proposée n'est pas une rétractation de Vatican I. La difficulté du problème se manifeste avant tout sur le plan concret car lorsqu'un théologien expose des réserves en face de l'enseignement pontifical, il prétend lui aussi réagir au nom de la Révélation et pourtant l'arbitre suprême du conflit demeure le pape lui-même. Personnellement, j'aurais aimé que Thils utilise beaucoup plus explicitement la thèse médiévale concernant le cas du « pape hérétique ». Si, de manière absolument notoire et évidente, le chef du collège épiscopal enseigne une doctrine opposée à la Révélation, son décret est dépourvu de toute valeur et si le pape persévère dans sa position, il mérite d'être déposé. Ainsi la vie ecclésiale est plus forte que le droit au cas où cette hypothèse se vérifierait. Il en est de même dans toute Église. Dans le protestantisme vaudois, le pasteur n'est pas lié par une confession de foi dans sa lecture de l'Écriture. Cependant un ministre a été contraint à l'abandon de son poste parce que, d'une manière évidente, il exerçait sa fonction doctrinale « ad destructionem Ecclesiae » pour employer une formule souvent entendue au Concile de Constance.

GEORGES BAVAUD.

BATTISTA MONDIN : *Speranza, salvezza, infallibilità*. Roma, Coines edizioni, 1972, 218 p.

L'auteur présente des exposés critiques sur les thèmes développés par la philosophie et la théologie contemporaines (par exemple, le problème de la « mort de Dieu », les thèses de E. Bloch et de Moltmann, les positions de Küng et de Rahner relatives à l'infaillibilité de l'Eglise, etc.). Il ne s'agit pas d'études approfondies mais de résumés honnêtes destinés à un public désireux de recevoir une orientation rapide sur les courants modernes. Dans le premier exposé, nous avons trouvé une distinction éclairante. L'auteur découvre dans toute œuvre théologique deux principes. Le premier appelé « architectonique » est donné par la Révélation : ce sera tel thème biblique qui constituera le centre de référence de tout le système (chez Teilhard, le Christ, Point Oméga de toute réalité). Le deuxième principe dénommé « herméneutique » est d'ordre philosophique (ou éventuellement scientifique) ; chez Teilhard, l'évolution. Ainsi, on pourra rencontrer des théologiens qui, centrant leurs réflexions sur le même principe « architectonique », aboutissent cependant à des synthèses contraires parce que leurs principes « herméneutiques » sont opposés.

GEORGES BAVAUD.

JOSÉ PEREIRA : *Fallible ?* Fordham, University Quarterly, 1972, 53 p. (Reprinted from *Thought*, N° 186).

L'auteur résume de cette manière les thèses des « anti-infaillibilistes » modernes (dont le plus connu est H. Küng) : l'infaillibilité de l'Eglise (et spécialement celle du Pape) n'est pas fondée (on ne peut pas la justifier par l'Écriture ni par la Tradition) ; elle ne peut être vérifiée (de fait, l'Eglise et les Papes se sont trompés) ; elle est indésirable (pour des raisons œcuméniques) ; elle n'est pas nécessaire (il vaut mieux recourir au concept d'indéfectibilité) ; enfin elle implique contradiction (car toute proposition peut être en même temps juste ou fausse). L'auteur fait remarquer que cette polémique n'est pas nouvelle ; il ne prétend d'ailleurs pas en 50 pages dominer ce lourd dossier.

GEORGES BAVAUD.

*Le Saint-Esprit et Marie. III. Perspectives œcuméniques et conclusions doctrinales*. Paris, Lethielleux, 1972, 105 p. (Bulletin de la Société Française d'Etudes Mariales, 27<sup>e</sup> année, 1970.)

La Société Française d'Etudes Mariales a siégé à Fribourg en 1970. Aussi a-t-elle demandé à un pasteur vaudois, M. Henry Chavannes, de présenter un exposé sur le thème des rapports entre la Vierge et le Saint-Esprit. L'auteur, sous le titre « La Vierge Marie et le don du cœur nouveau », déclare que Marie a obtenu en elle, le jour de l'Annonciation, la réalisation parfaite de la prophétie de Jérémie 31 : 31, mais que l'Écriture ne permet pas de justifier le dogme catholique de l'Immaculée Conception. On se demandera s'il est possible de reconnaître en la Vierge une telle transformation intérieure pour un instant seulement. Le catholicisme, fidèle, je crois, à la théologie de saint Irénée (pour ce Père, Marie est docile à Dieu comme l'argile dans les mains du potier), proclame l'existence d'une grâce qui implique une anticipation de celle du Royaume. Aussi la solution proposée par M. Chavannes risque de n'obtenir les suffrages, ni des protestants ni des catholiques. Mais le dialogue part au moins

d'une question posée en termes bibliques. Le bulletin contient d'autres études que nous ne pouvons analyser. Signalons pourtant le dernier travail rédigé par Evdokimov avant sa mort : « Panagion et Panagia ». Marie est « toute sainte » parce que remplie de Celui qui est parfaitement saint.

GEORGES BAVAUD.

H.-M. MANTEAU-BONAMY : *La Vierge Marie et le Saint-Esprit. Commentaire doctrinal et spirituel du chapitre huitième de la Constitution dogmatique : Lumen gentium*. Deuxième édition augmentée. Paris, Lethielleux, 1972, 254 p.

Nous avons présenté un compte rendu de la première édition de cet ouvrage dans cette revue : 1973, n° 1, p.76. Dans une postface, l'auteur répond à des questions que lui ont posées des lecteurs. Elles portent sur des problèmes très spéculatifs en face desquels le P. Manteau-Bonamy se sent fort à l'aise (rapports entre l'éternité et le temps dans le mystère de l'Incarnation, signification de la mission d'une personne divine, sens de la maternité « divine » de Marie). Doctrine intéressante, mais qui dépasse les perspectives de Vatican II.

GEORGES BAVAUD.

K. et D. RANAGHAN : *Le retour de l'Esprit. Le Pentecôtisme catholique aux Etats-Unis*. Paris, Le Cerf, 1972, 252 p.

Voici un ouvrage écrit avec modestie par un couple qui connaît de l'intérieur le mouvement pentecôtiste catholique des Etats-Unis puisque ces époux ont été eux-mêmes bénéficiaires de charismes semblables à ceux de l'Eglise primitive (en particulier le don des langues et celui, dans une moindre mesure, des guérisons). Mais ces catholiques ne veulent pas former une secte à l'intérieur de leur Eglise. Bien au contraire, ils gardent les dévotions traditionnelles (dont celle du Rosaire), ils sont attentifs à ne pas considérer le baptême dans l'Esprit (ordinairement accordé par l'imposition des mains), comme un nouveau sacrement mais ils voient en lui uniquement l'actualisation de la grâce du baptême reçu dans leur enfance. Ils ont des contacts fraternels avec les Pentecôtistes d'origine protestante, tout en faisant parfois des réserves sur la théologie de ces frères. Nous avons aimé la sérénité de ce témoignage dépourvu de toute exaltation équivoque. Un exemple de sain esprit critique. — « Il y a dans le pentecôtisme un danger, comme dans tout ce qui est bon, celui de penser que, une fois que nous y sommes entrés, nous sommes réellement « arrivés ». Ceci donne naissance à un contentement de soi qui détruit la puissance de l'Evangile. » Nous manquons de recul pour porter un jugement assuré sur ce mouvement, mais il interpelle certainement les Eglises.

GEORGES BAVAUD.

CHRISTIAN DUQUOC : *Ambiguïté des théologies de la sécularisation*. Essai critique. Gembloux, Duculot, 1972, 152 p. (Recherches et synthèses, section de dogme III.)

Le succès des théologies de la sécularisation engage à les évaluer. Est-il juste que l'Eglise, après avoir longtemps rejeté la « modernité », la privilégie aujourd'hui au point de faire de notre société et de ses idéologies un critère de l'herméneutique ? — Propre aux théologiens, le concept de sécularisation n'est pas innocent, mais il correspond à une certaine lecture du monde qui est loin d'être

la seule possible, remarque l'auteur, professeur aux facultés catholiques de Lyon et Montréal. — Présentant successivement, avec les nuances nécessaires, les théologiens protestants de la sécularisation, de Gogarten à Altizer, et la théologie catholique dite des « réalités terrestres » chez Thils et Metz et dans la constitution « Gaudium et Spes », il leur reproche d'une part une analyse hâtive et partielle de l'homme contemporain qui se trouve déjà dépassée, d'autre part et surtout « leur connivence cachée avec l'aberration de nos systèmes socio-économiques » (p. 148). Comme l'ont déjà montré J. Moltmann et M. Xhaufflaire, l'acceptation sans réticence d'un processus qui réduit le christianisme au secteur privé est profondément conformiste et constitue une démission de la fonction de critique prophétique qui est la sienne dans toute société.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

ANDRÉ DUMAS : *Prospective et prophétie. Les Églises dans la société industrielle*. Paris, Le Cerf, 1972, 232 p.

Dans cet ouvrage, dont le titre et le sous-titre sont également significatifs, André Dumas, professeur d'éthique à la Faculté de théologie protestante de Paris, se livre à l'exercice difficile et chaque jour plus périlleux qui consiste à tendre un pont sur l'abîme séparant la théologie et la société technologique contemporaine. Il étudie plus particulièrement la signification chrétienne de la propriété, de la pauvreté, de la richesse, de la production et de la consommation ; il s'interroge sur le contenu du message chrétien dans un contexte historique complexe où coexistent des types préindustriels, industriels et postindustriels de civilisation. — A l'exemple des Réformateurs, il n'utilise pas un système élaboré d'éthique ; mais, avec l'humble autorité du vrai théologien, avec la liberté que donne à la fois une profonde connaissance de la révélation biblique et une grande compétence technique dans les problèmes socio-économiques, il introduit dans ces derniers des réflexions issues de la première qui les éclairent d'un jour tout à fait *neuf* : la théologie tient ici sa fonction essentielle de *renouvellement* de la pensée et de la raison profanes. — Et c'est une théologie sans complexes : elle ose affronter, en assumant courageusement les inévitables risques d'une telle entreprise, les réalités du monde contemporain sans cette mauvaise conscience qui si souvent conduit les théologiens à s'excuser ou à se démettre devant les performances de leurs collègues scientifiques. La théologie, en effet, s'attarde trop souvent, dit André Dumas, « à rappeler que la Révélation ne fournit pas de recettes littérales, que la nature n'est pas la création sortie des mains de Dieu, et que la foi ne redoute pas les atteintes de la science. La théologie est quelque peu demeurée l'accusée de la science du temps de Galilée ou de Darwin, alors que nous sommes en un tout autre temps où le savoir s'interroge sur la sagesse de ses procédures. » — Bien que cet ouvrage soit composé de travaux dus à des circonstances diverses (Rencontres de Villemétrie, Conférences œcuméniques, etc.), il manifeste l'unité d'une pensée forte, pénétrante, nuancée et exigeante, qui se meut avec une remarquable aisance dans les courants de la recherche scientifique et philosophique contemporaine. On admirera tout particulièrement le chapitre intitulé « le court terme et le long terme de l'espérance » où l'auteur aborde et renouvelle complètement le problème des rapports entre *salut* et *développement* et situe l'espérance chrétienne au milieu des trois « variations humaines sur l'espoir » que représentent le marxisme, l'existentialisme et le structuralisme. — Un seul regret : avec le chapitre intitulé

*Catholiques et protestants devant l'argent* on entre dans le difficile débat sur les apports respectifs du protestantisme et du catholicisme à l'avènement du capitalisme. Or cette étude, déjà ancienne, ne tient pas compte des nombreux travaux (de Herbert Lüthy, Philippe Besnard, etc.) qui ont alimenté et éclairé cette controverse depuis lors, ranimée à l'occasion du récent centenaire de la naissance de Max Weber.

ANDRÉ BIÉLER.

GEORGES DELARUE : *L'évangile, livre des pauvres*. Paris, Lethielleux, 1972, 199 p. (Vie spirituelle et vie intérieure).

« Nos pauvretés n'en sont qu'une ; au fond de toutes nos misères se devine toujours la même disgrâce. » Ces lignes de l'avant-propos résument l'ouvrage du chanoine Delarue, qui appartient à la littérature dite d'édification plus qu'à l'étude de la pensée biblique. De bonnes explications de textes sont quelque peu noyées dans l'abondance d'un style fleuri et sentimental. Notons un renseignement intéressant : la traduction retenue par la TOB pour la première béatitude, « heureux les pauvres de cœur », remonte à Massillon.

FRANCIS BAUDRAZ.

DIETRICH BONHOEFFER : *Si je n'ai pas l'amour...* Textes rassemblés en bréviaire. Genève, Labor et Fides, 1972, 328 p.

Une centaine de textes empruntés soit à des prédications, soit à des écrits de Bonhoeffer, dont certains n'ont pas encore été publiés en français, viennent de paraître sous ce titre. Leur variété et leur densité sont telles qu'on peut s'y intéresser à des titres divers. La forte personnalité de Bonhoeffer leur confère une pleine unité. — Le théologien, chez lui, ne peut être dissocié du pasteur qui pense aussi bien à une communauté précise, à une question soulevée par la cure d'âme, qu'à l'Eglise universelle. Mais le simple fidèle qui s'interroge sur la vie de la foi, le sens de certains textes de la Bible, l'homme qui vit en marge de l'Eglise, peuvent aussi entrer de plain-pied dans le monde que Bonhoeffer leur découvre et où les termes de liberté, de justice, d'amour, de bonheur, de souffrance, apparaissent dans un éclairage nouveau, comme s'ils venaient d'être décapés. — C'est ainsi que chacun, selon son âge, ses expériences, la fragilité ou la fermeté de sa foi, s'attachera plus particulièrement à l'un ou l'autre des aspects de ce « bréviaire ». — Mais ce qui, je pense, ne pourra manquer de retenir l'attention de tout lecteur, c'est la rigueur et la rectitude de Bonhoeffer dans son interprétation de la Parole de Dieu, le poids de son adhésion à cette Parole et, en même temps, son absolue liberté face à tout dogmatisme, à toute tradition religieuse. Frappante aussi est sa préoccupation constante de faire appel à l'homme tout entier dans ce qu'il a de plus humain, de plus charnel, pour qu'il vive pleinement les grandes certitudes de la foi au Christ (p. 182 « J'ai compris plus tard et je continue d'apprendre que c'est en vivant pleinement la vie terrestre qu'on parvient à croire »). Ce que l'on ne peut s'empêcher de dire, en outre, c'est qu'il se dégage de ces textes, à l'insu de leur auteur, et vraiment à la gloire de Dieu, l'image impressionnante de la dimension à laquelle un être humain peut parvenir, non pas du tout par le développement de sa personnalité, mais par l'épanouissement de celle-ci en Dieu. — « Si je n'ai pas l'amour... » invite à prendre ou à reprendre les œuvres dont ces textes présentent les composantes majeures — la polyphonie soutenue par le cantus firmus — plus

impérativement encore, et c'est, je pense, ce que Bonhoeffer aurait souhaité s'il avait pu penser que ces textes échapperaient à la destruction, à mieux connaître cette Parole de Dieu dont il dit si magnifiquement (p. 167) qu'elle « n'est pas ailleurs que dans la vie »... et qu'elle « est accomplissement de la vie ».

GERTRUDE ROSSIER.

OTTO EISSFELDT : *Kleine Schriften*. Fünfter Band. Herausgegeben von Rudolf Sellheim und Fritz Maass. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1973, 287 p., 18 illustrations.

Contrairement à ce qui avait été primitivement prévu, tant est grande l'activité scientifique du professeur O. Eissfeldt, qui a fêté ses 80 ans en 1967, un tome V de ses *Kleine Schriften* vient de paraître, tandis que ses éditeurs annoncent un sixième volume; les quatre premiers ont paru en 1962, 1963, 1966 et 1968 (cf., dernièrement, *Revue de théologie et de philosophie*, 1968, p. 120). Ce dernier volume contient les études de l'ancien professeur de Halle, publiées entre 1967 et 1972, et une importante bibliographie (1910-1972) de celui qui, depuis des décennies, est considéré comme un des chefs de file des recherches vétérotestamentaires en Allemagne. — Parmi les travaux récents du professeur O. Eissfeldt, signalons les titres suivants : « La religion d'Israël et les religions du monde ambiant » ; « Les psaumes en tant que source historique » ; plusieurs contributions sur les thèses ou communautés religieuses, spécialement à Ugarit, ou encore sur la déclaration de I Rois 19 : 2 : « Si tu es Elie, je suis Jézabel » (qui manque dans la tradition massorétique, mais qui est attestée dans les versions grecque et latine) ; l'explication de l'expression « habiter dans la maison de Yahvé » (Ps. 23 : 6b), la présentation de El comme « donateur » de la promesse patriarcale, une note sur Matthieu 3 : 15, etc., sans oublier deux hommages à des collègues disparus, H. H. Rowley, professeur à Manchester, qui fit beaucoup au lendemain de la guerre pour développer l'étude de l'Ancien Testament sur le plan international, et W. Baumgartner, professeur à Bâle, qui collabora au *Lexicon in Veteris Testamenti Libros* avec L. Koehler et fut chargé de sa revision. — Cette publication rend d'indéniables services à tous ceux qui étudient les textes vétérotestamentaires et il faut en remercier les responsables ainsi que la maison éditrice et les féliciter pour la qualité de leur travail.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

OTTO PÖGGELER : *Heidegger und die Politik*. Freiburg, München, Karl Alber, 1972, 151 p.

PHILOSOPHIE  
CONTEM-  
PORAINE

Le rapport entre la politique et la philosophie est un problème qui mérite l'attention du philosophe, à cause des implications sous-jacentes. L'étude de la relation entre la Sophia et la Polis se révèle être en même temps démonstration de la tâche philosophique comme telle, et si l'étude de ce rapport se porte sur un penseur ayant pris position en 1933 pour le nazisme, l'intérêt du débat est d'autant plus accru. O. Pöggeler, dont on a pu apprécier l'intelligente interprétation de l'œuvre de Martin Heidegger dans son ouvrage *La pensée de Heidegger* (Paris, 1967), rouvre ce débat non point dans l'intention de juger le passé politique de Heidegger, mais pour amorcer une recherche en profondeur. L'objet de ce petit livre se distingue donc des autres analyses politiques de la philosophie heideggerienne par son intention même. Mieux faire comprendre

comment il faut concevoir la tâche de la philosophie selon Heidegger, démontrer les rapports possibles et implicites de cette philosophie avec la politique, tels sont au juste les objectifs de l'auteur. Le lecteur qui tient à s'informer des diverses opinions quant au passé politique de Heidegger peut consulter à cet effet l'article de Beda Allemann : « Martin Heidegger und die Politik » (dans *Heidegger. Perspektiven zur Deutung seines Werks*, édité sous la direction de O. Pöggeler, Cologne, 1969). Le regard que Pöggeler porte sur la pensée heideggerienne est donc celui du *philosophe* et non pas celui du politologue (à ce propos, on peut se référer à l'ouvrage du politologue Alexander Schwan : *Politische Philosophie im Denken Heideggers* (Cologne, 1965). — Dans la première partie, Pöggeler rappelle d'abord le contexte des tragiques erreurs de 1933 et s'efforce ensuite d'indiquer que Heidegger a très rapidement modifié son point de vue après le fameux discours du 12 novembre. Si dorénavant il s'abstiendra de tout jugement politique, sa pensée semble néanmoins s'y attarder plus. Ses cours sur Hölderlin pendant le semestre d'hiver 1934/35 confirment cette hypothèse. Dans ces cours, Heidegger insiste sur la Polis comme lieu de la vérité (p. 28). S'il y a une certaine évolution de la pensée politique de Heidegger, celle-ci va de pair avec un renversement de l'optique ontologique, et elle atteindra son apogée lorsque Heidegger dira du totalitarisme — perçu cette fois comme menace — qu'il représente le stade ultime de l'âge métaphysique : « Das Zeitalter des Totalitarismus ist für Heidegger das Endzeitalter der Metaphysik » (p. 33). — Quel serait le point de départ d'une philosophie politique s'inspirant de Heidegger (p. 43 sq.) ? Une pareille entreprise devrait débiter par l'analyse heideggerienne de la technique intégrant cette perspective concrète dans l'unique question que Heidegger ait jamais posée : celle de *l'être*. Mais c'est là justement qu'une critique devrait intervenir. Quels sont les pré-supposés implicites de cette question heideggerienne de l'être ? L'auteur est ainsi amené à se demander si Heidegger ne thématise pas trop exclusivement *l'art* comme lieu de la vérité (p. 63). Certes, Heidegger touche au point crucial d'une philosophie politique par sa critique de l'âge technique, mais son regard n'est pas aussi perspicace, la justesse de ses vues pas aussi sûre dans ses descriptions de la Polis que dans son évocation de la Poésie (p. 63, 67). Une telle constatation a une grande portée et elle constitue, à nos yeux, le centre même de l'étude de Pöggeler. Si Heidegger n'a pas assez explicité les rapports de sa philosophie avec la dimension politique, il a néanmoins commis de tragiques erreurs politiques. Existerait-il une connexion entre ces deux faits ? L'auteur y voit en tout cas un avertissement. — Dans la seconde partie du livre, Pöggeler esquisse la profonde continuité de la pensée heideggerienne centrée autour de la *question de l'être*. A cette continuité s'ajoute toutefois une importante évolution : la recherche d'une ontologie fondamentale est abandonnée au profit d'une *topologie de l'être*. La question du sens de l'être se transforme en question de la localité ou du lieu de l'être. Définir ainsi la philosophie, c'est en même temps la *distinguer* de la Poésie et de la Politique. S'il est malaisé d'établir cette distinction, il est encore plus difficile de la maintenir (p. 104). Cependant seule cette réflexion sur la tâche propre à la philosophie pourra, à l'avis de l'auteur, faire sortir la pensée philosophique de sa crise actuelle.

RUEDI IMBACH.

J. N. FINDLEY : *Psyche and Cerebrum*. Milwaukee, Marquette University Press, 1972, 41 p. (The Aquinas Lectures, 1972).

M. Findley est professeur de métaphysique à l'Université de Yale. Elève de Carnap, Heidegger et G. E. Moore, il est d'abord formé à l'idéalisme puis il

s'intéresse au positivisme logique, pour revenir ensuite à la tradition des grands systèmes spéculatifs (*Hegel — A Re-examination*, Londres, 1958, *The Transcendence of the Cave*, Londres, 1967). C'est dans l'optique de ce parcours que se structure l'exposé présenté sous les auspices du « Wisconsin Alpha Chapter of Phi Sigma Tau ». Approche d'une « théorie de l'esprit », son thème porte sur les relations entre les trois dimensions de notre *être dans le monde*, à savoir notre être comme organisme physique (système nerveux et cortex), comme système de comportements ou d'actions-réactions (« behavioural dimension »), comme foyer d'intentionnalités, producteur de significations (« phenomenological dimension »). Prenant en compte la capacité d'universaliser et de transcender ce qui est simplement donné, capacité qui fonctionne dans la dimension de la totalité, l'auteur montre que l'interrelation des trois dimensions est un *problème* que toute solution réductrice ne peut que fausser ou conduire à des apories. Ainsi, à considérer le cerveau comme un médium, on est amené à l'alternative suivante : ou bien il faut en faire une entité métaphysique (« In reducing spirit to the action of the cells we endow these cells with all the properties of the spirit », p. 24), ou bien on n'en peut donner qu'une description structurale en termes analytiques et mécanistes, sans pouvoir jamais saisir le passage du physiologique à l'agi, au vécu et au signifiant. L'auteur indique alors la voie d'une solution de type hégélien : « The unorganized matter must be credited with a steady movement toward the integration, the intentionality, the high lever universality » (p. 32).

MARIE-JEANNE BOREL.

FRANCO SPISANI : *The meaning and structure of time*. Testo bilingue. Bologne, Azzoguidi, 1972, 161 p.

La microphysique manque actuellement d'un « mètre » qui lui permette de résoudre le problème du temps (définition d'un temps objectif), et celui corrélatif de la détermination des mesures. La théorie algébrique de la mécanique quantique est incapable de fournir une solution au problème et le passage du temps de la physique classique à celui de la physique quantique ne peut être assuré d'une continuité. La microphysique en arrive même à étudier des phénomènes dont rien ne garantit l'existence dans un temps objectif, alors qu'on est censé être là encore dans la sphère de la physicalité. Pour l'auteur, de tels problèmes ont leur origine dans une crise des fondements logiques et mathématiques des théories physiques. Une logique basée sur un « principe d'identité-différence » et une mathématique qui ne soit plus inférée de l'observation quotidienne des choses fourniraient une solution. L'algèbre différentielle exposée dans la troisième partie de l'ouvrage fournit peut-être à la physique ces deux outils, et le problème, même non résolu, permet de suggérer la signification et la structure du temps de la microphysique.

FRANÇOIS-XAVIER MEYER.

PIERRE-ANDRÉ STUCKI. *Tolérance et Doctrine*. Lausanne, L'âge d'homme, 1973, 145 p. (Alethina, 7).

L'auteur part d'une distinction entre ce qu'il appelle la « saine doctrine » et le bavardage. La tolérance, pense-t-il, ne consiste pas à tolérer toutes choses, intolérance y comprise, mais elle-même ne doit pas non plus devenir intolérante. Est-ce possible ? Historiquement, la tolérance rationnelle du siècle des lumières a dû se faire intolérante face au scandale et à la folie de la Croix, et

son opposé, la tolérance issue de l'empirisme anglais, a tourné très vite à un scepticisme qui relativise toutes choses et exclut la constitution d'une « saine doctrine ». — Le pluralisme serait donc la solution cherchée, à condition qu'on renonce à en faire un supermarché des idées reçues, et que le choix, qui en est le principe, engage l'existence tout entière. Alors la communication, ainsi fondée, entraîne la polémique (p. 41). — Dans ce jeu, quelle est la place du Christianisme ? « Nous cherchons, dit l'auteur, les principes opératoires de la dogmatique chrétienne » (p. 66). M. Stucki emprunte alors à Piaget la notion d'opération, à la physique celle du « domaine de pertinence », et cherche l'ancrage de la théologie dans le monde nivelé par la science — par les sciences humaines en particulier. La foi, qui tient le milieu entre le désespoir, nihiliste mais lucide, et l'aveuglement intellectuel, se trouve elle-même dans l'historicité, qui n'est pas un absolu, mais qui n'est pas non plus le lieu du relativisme intégral. Dès lors, cette historicité peut développer, à défaut de langage propre, sa rhétorique : une stratégie et une tactique du parler. Celle des Jansénistes, opposés aux Jésuites, se fonde sur la sincérité subjective, l'ouverture à l'expérience et la cohérence logique : ainsi Gonseth, s'ajoute à Pascal pour déboucher sur Bultmann, avant que le livre ne se termine par une critique des Eglises et de leur politique de puissance sociologique. — Avouons qu'un tel ouvrage n'est pas facile à comprendre. Chaque paragraphe, pris pour lui, est assez clair : les enchaînements ne sont pas non plus obscurs. Mais le tout mêle trop d'éléments disparates, et la coulée fondamentale, qui serait aussi l'idée de base, vivante et dynamique, se laisse deviner davantage qu'elle ne trouve sa juste expression.

J.-CLAUDE FIGUET.